

L. eleg. m. 1461

**ADELSON
ET SALVINI,
MÉLODRAME**

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Paroles de M. PROSPER DELAMARE,

Musique de M. BLAZIUS.

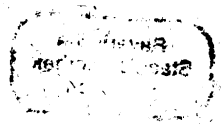
Les Ballets sont de la composition de M. ADAM.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Gaîté, le 13 frimaire an XII.

A. P-A R I S,

Chez DELAVIGNE fils, au Cabinet de Lecture,
Rue Bourg-l'Abbé, n°. 34, au passage de l'Ancre.

AN XII. (1803.)



PERSONNAGES. ACTEURS.

ADELSON, lord irlandais, 30 à 36 ans. *M. Melchior.*

Premier rôle. Au premier acte, habit de voyage simple, mais distingué.

Au second, grand costume, façon anglaise.

Au troisième, à la scène d'interrogatoire, la jarrettière et tous les attributs d'un lord.

SALVINI, son ami, 25 ans.

M. Cazot.

Jeune premier. Habit vert, petite broderie d'argent, pantalon vert et bottes.

NELLY, amante et pupille d'Adelson, 18 ans.

Mlle. Julia Pariset.

Jeune première. Au premier acte, négligé galant,

Au second, habit paré, le tablier, le chapeau, etc.

Mad. RIVERS, mère de Jenny, 36 ans. *Mme. Désarnaud.*

Grande confidente. Habit de soie, tablier, chapeau, etc.

JENNY, sa fille, 16 ans.

Mlle. Moncassin.

Ingénuité. Au premier acte, négligé galant,

Au second, habit paré, etc.

Au troisième, pantalon, veste d'enfant de concierge, demi-villageois; à la fin de l'acte reprise des habits de son sexe.

STRULEY, colonel anglais, 40 à 45 ans. *M. Marty.*

Premier ou troisième rôle. Noblesse, ironie amère, regard et sourire farouches. Au premier acte, veste et fournement de chasse, pantalon en guêtre,

Au second, habit de colonel anglais, à la dernière scène, un manteau. Au troisième, chapeau, grande veste, grand pantalon de matelot, des moustaches.

GÉRONIO, valet attaché à Salvini.

M. Duménis.

Comique, figure à complots. Une livrée anglaise.

JAMES, vieux serviteur.

M. Paschal.

La mise d'un vieux concierge, rien qui sente la caricature.

Les Villageois. Costume irlandais.

Les Officiers et Soldats. Uniforme irlandais.

La scène se passe en Irlande, dans un château d'Adelson.

Permis, le 3 messidor an 11, en vertu de l'autorisation du ministre de l'Intérieur. *Signé FÉLIX NOGARET.*

Vu l'approbation, permis d'afficher et représenter, le 13 frimaire an 12. Le Préfet de police. *Signé DUBOIS.*

ADELSON ET SALVINI.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un parc coupé de bosquets touffus ; de chaque côté est un pavillon ; sur celui de gauche sont gravés ces mots : A L'AMOUR ; sur celui de droite , ces mots : AUX REGRETS. Ils sont décorés extérieurement d'une manière convenable à leur dénomination ; près celui de l'amour est un banc de gazon. Deux cyprès masquent l'entrée de l'autre pavillon.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONIO, seul, en grande livrée, est assis sur un banc de gazon, et tient à sa main un billet.

PERSONNE encore, et pourtant... (il lit le billet.)
« Demain, au lever du soleil, trouve-toi dans le parc, près
» le bosquet des deux pavillons ; on t'y attendra. Prudence
» et discrétion. »

Point de signature. Qui peut m'avoir adressé ce billet ? serait-il de mon colonel ? comment le penser ? Depuis trois mois, pas une réponse à mes lettres. Perdu dans le tourbillon de Paris, il y aura oublié et Géronio et sa fantaisie. En effet, quel projet insensé... et cependant il se réalisait. Sauvé par lui du sort, réservé aux déserteurs, j'étais devenu, sous le nom de son valet, l'agent, et, par fois, le compagnon discret de ses plaisirs. Un beau jour, il me dit, qu'il est épris d'une beauté, destinée à devenir l'épouse d'un lord Adelson, son ennemi capital ; que ce lord, depuis peu de retour en Irlande, a ramené de Rome, où il a fait un long séjour, un jeune peintre, nommé Salvini, qu'il comble d'amitiés et de bienfaits. Aussitôt il bâtit un roman, et j'en dois être le prin-

principal personnage. Souffler le feu de la discorde dans les foyers du lord; provoquer d'un côté l'inconstance, de l'autre l'ingratitude, et autres bagatelles. Telles sont à peu près mes instructions. Bien pourvu d'audace et d'hypocrisie, je me présente chez Adelson; j'endosse sa livrée; il me place auprès de son ami; mais, ô découverte! cet ami est un traître. Il ose adorer en secret la maîtresse de son bienfaiteur; et c'est moi, moi qui suis son confident. Struley pouvait-il désirer davantage? Je l'instruis de tout, et il m'abandonne. Ma foi, qu'Adelson mandé à la cour revienne; qu'il épouse sa Nelly, tant pis pour Struley.

(Struley, en habit de chasse, tenant un fusil, a entendu la fin du monologue de Geronio.)

S C È N E I I.

S T R U L E Y , G É R O N I O .

S T R U L E Y , *lui frappant sur l'épaule.*

Bravo, mons Geronio, courage.

G É R O N I O , *surpris.*

Mon colonel, chut!

S T R U L E Y .

Que crains-tu, sous ce travestissement?... D'ailleurs, tout dort encore dans le paisible château. Eh bien, quelles nouvelles? Je t'écoutais à l'instant. Tant pis, disais-tu.

G É R O N I O .

Il est vrai; votre silence...

S T R U L E Y .

J'en conviens; mais, tu sais que mon voyage, à Paris, avait pour but le rétablissement de mes finances; n'ayant qu'à me louer des faveurs de dame Fortune: un moment j'oubliai l'amour et même la vengeance; cependant on éclairait de près mes succès au jeu; prudemment je fais retraite avec quelques affidés. En mettant le pied sur le sol de l'Irlande, j'apprends que ce château renferme cette Nelly, l'objet de mes desirs; qu'Adelson est en voyage, que mon fidèle Geronio est toujours au service du lord. Bientôt mon plan est dressé; le voisinage de la mer, la connaissance parfaite que j'ai des détours de la forêt voisine, et sur-tout de certaine grotte, dont les circuits me conduiraient, au besoin, jusques dans les souterrains du château, tout me détermine...

G É R O N I O .

Mais, comment connaissez-vous cette forêt, cette grotte, ces souterrains?

STRULEY, *s'enflammant.*

Ne furent-ils pas le théâtre des jeux de mon enfance ? je suis ici sur les domaines de mes ancêtres. Ma famille ruinée par le procès le plus injuste, se vit forcée de les aliéner ; et ce fut l'auteur même de nos désastres, l'orgueilleux père d'Adelson, qui s'en rendit acquéreur. En vain le fils de notre spoliateur a versé ses bienfaits insultans sur les miens, sur moi-même ; en vain je dois au crédit de son oncle le rang que je tiens dans l'armée ; la vengeance, devenue mon unique héritage, a germé dans mon cœur, avec les années ; l'occasion seul lui manquait pour éclater. Le père de Nelly meurt, en ma qualité d'oncle maternel...

GÉRONIO.

Vous, l'oncle de Nelly ?

STRULEY.

Et son amant... cela t'étonne. Je te prépare d'autres surprises. La tutelle m'appartenait ; je la reclame. Le conseil de famille m'oppose ma vie dissipée, ma prétendue inconduite. On va jusqu'à s'allarmer pour la vertu de la pupille.

GÉRONIO.

Ah ! quelle chicane !

STRULEY.

Enfin, je suis évincé, et c'est un étranger, c'est... c'est Adelson qui m'est préféré. Nouvel aliment à ma haine. Dès lors je l'attaquai dans l'objet de ses plus chères affections. Il adorait Nelly ; je lui suscitai, pour rival, un de mes plus riches compagnons de débauche ; je... (*montrant le pavillon.*)
Lis : AUX REGRETS.

GÉRONIO.

Quoi ! c'est vous qui avez causé le long deuil d'Adelson !

STRULEY.

Oui, moi ; tentative infructueuse qui n'a fait qu'augmenter ma rage. Tu sauras tout. Au fait, le peintre Salvini est-il subjugué ?

GÉRONIO.

Amoureux fou.

STRULEY.

Mais est-il arrivé au point où la passion ne connaît plus de frein, où la reconnaissance n'est qu'un fardeau, l'amitié qu'une chimère !

GÉRONIO.

Son caractère le porte à la misanthropie ; la jalousie le ronge, son sang fermente ; guidé par un confident tel que moi, il ne peut nous échapper, je craindrais de sa part, jusqu'à l'excès du crime. Mais enfin quel est votre but ? Salvini amant

de Nelly est pour vous un rival de plus , et un rival redoutable.

STRULEY.

Eh ! qu'il soit même rival heureux ; mais que je sois vengé, Il est l'ami le plus cher d'Adelson ; je veux que placé entre mon ennemi et moi , il ne balance pas sur le choix. Je veux tenir des mains de Salvini lui-même, la maîtresse de son bienfaiteur ; tu me connaîtras Géronio, il faut qu'aujourd'hui... ce soir... A propos, avez-vous encore ici une certaine parente d'Adelson, unemada me Rivers ?...

GÉRONIO.

Oui , bonne femme , pas dangereuse.

STRULEY, avec ironie.

Je la connais.

GÉRONIO.

De plus, une petite Jenny, sa fille, jeune poulette de seize ans, agaçante, volontaire, sensible, enfant adoptif de milord.

STRULEY, avec un sourire amer.

J'entends...

GÉRONIO, continue.

Elève du peintre, dont elle raffole de la meilleure foi du monde.

STRULEY.

Ce personnage pourra nous devenir utile... Et un lieu de rendez-vous ?

GÉRONIO.

La grotte !

STRULEY.

Soit. Géronio, tu sais nos conventions. Tu sais, que déserteur, tu es à la discrétion de Struley. Si je réussis, de l'or, beaucoup d'or ; si j'échoue. . . (il le menace.)

GÉRONIO.

Silence... on vient de ce côté... C'est le peintre ; éloignez-vous, je vous en conjure. Dans un instant je vous rejoins.

STRULEY.

Bon !...

(Ils s'éloignent tous deux. Struley feint de sortir. Géronio se tient à l'écart.)

(Salvini entre tenant un portrait qu'il presse contre ses lèvres. M.)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, SALVINI.

SALVINI, se croyant seul, avec ravissement.

Heureux larcin!... mes pinceaux que vous me devenez chers! La voilà bien... C'est elle... c'est ma Nelly. Viens, viens sur mon cœur, image chérie. (*Il l'a presse sur son cœur, et soupire amoureuxment.*) Qui oserait t'en arracher, fut-ce Adelson lui-même! Adelson!... quel nom ai-je prononcé... (*Il exprime l'effroi et les remords.*) Peintre audacieux... Ami perfide... (*Il éprouve un combat pénible.*)

GÉRONIO, d'un ton timide, en s'avançant.

Mon maître!

SALVINI, avec une sorte d'horreur,

Encore toi... seras-tu donc toujours sur mes pas? n'as-tu pas assez dégradé mon ame? (*Struley reparait et observe.*)

GÉRONIO.

Quel discours! est-ce moi qui ai peint ce portrait qu'à l'instant... (*Signe d'intelligence à Struley.*)

SALVINI.

Tu m'observais? malheureux!

GÉRONIO.

Oui, mon maître, mon devoir, votre intérêt m'en font la loi. Depuis trois mois, dépositaire de vos chagrins, aurai-je en vain confondu mes larmes avec les vôtres. En vain vous aurai-je retracé sans cesse les bienfaits d'Adelson. Vous courez à votre perte; mais votre serviteur fidèle est là; il ne souffrira pas que vous deveniez le plus ingrat des hommes; où m'emporte mon zèle? mon cher maître, pardonnez.

(*Struley se possède à peine. Il menace Geronio.*)

SALVINI.

Serais-je donc injuste à ton égard??

GÉRONIO.

Oui, oui, vous l'êtes; Geronio ne serait plus à vos yeux un conseiller pervers, si, caressant votre passion, il vous présentait Adelson comme un faux ami, comme l'auteur de toutes vos peines; mais quelque pénible que soit pour moi le silence.

SALVINI.

Un faux ami, lui? lui l'auteur de mes tourmens!

GÉRONIO.

Ne m'interrogez pas, je dois tout voir et me taire!

SALVINI, l'observant avec inquiétude.

Geronio, un grand secret te pèse, parle, je te l'ordonne.

G É R O N I O , avec une ironie astucieuse.

Non, non, ce serait vous abuser ; Adelson vous amène de l'Italie ou votre cœur était resté jusqu'alors étranger aux atteintes de l'amour. Il vous présente à l'objet enchanteur qui l'a captivé ; pouvait-il prévoir l'effet que produiraient ses charmes sur une ame neuve, brûlante, sur une ame de vingt-cinq ans. Jamais, non jamais, il n'eût l'orgueilleux désir de rehausser l'éclat de sa conquête, en vous attachant pour trophée à son char.

(Struley est satisfait. Il se retire en faisant un signe à Géronio.)

SCÈNE IV.

SALVINI, GÉRONIO.

SALVINI, avec mépris.

Quelle pensée ! à l'entendre, je serais la victime, et Adelson l'ingrat... Oui, l'ingrat, car des deux côtés la reconnaissance nous engage. Vas, l'amitié qui nous unit est à l'abri de tous les orages. Quand je la lui jurai, cette amitié sainte, il n'était pas le lord Adelson pour moi, mais un étranger absurde, malheureux ; attiré dans mes ateliers par un désir curieux, il trouve des rapports entre la teinte de mes pinceaux, et la situation de son ame : il me recherche, je deviens son consolateur ; mais un long-chagrin minait en lui sourdement le principe de la vie ; bientôt on désespère de ses jours. C'est dans l'humble asyle de ma mère, c'est par ses soins constans, par mes veilles qu'il échappe au trépas ; et tu voudrais que la plus noire perfidie fut le prix de tous mes sacrifices ?

G É R O N I O :

Moi, je ne veux rien ; laissez-vous consumer par une sombre mélancolie ; qu'Adelson, qui le voit et triomphe en secret, feigne d'en méconnaître la cause, qu'il s'éloigne ; on ne sait trop pourquoi, et confiant par calcul, qu'il vous laisse à dessein auprès du jeune objet dont il est... dont il se croit adoré.

SALVINI.

Dont il se croit adoré !... Oserais-tu soupçonner !...

G É R O N I O , rêvant.

Belle et sensible Nelly... à dix-huit ans, te voir sacrifiée... tandis que peut-être tu soupies.

SALVINI.

O ciel ! tu penserais ! as-tu des indices ! aurais-tu surpris quelques regards !... mon consolateur ! mon ami !

G É R O N I O , avec chaleur.

Eh quoi ! vous n'avez pas su interpréter la subite rongeur

qui la saisit dès que vous paraissez; son embarras tant que vous êtes auprès d'elle; vous n'avez pas vu ses yeux chercher et craindre la rencontre des vôtres ? Ah ! sans le prestige de l'amitié trompée...

SALVINI.

Tu persistes !

GÉRONIO.

Et j'ai tant de moyens de les rendre heureux...

SALVINI.

Heureux ! je pourrais être heureux, cher Géronio, (il s'arrête. *Musique. Il le fixe.*) Quel regard ! c'est celui du serpent ; sa bouche distille le venin. Sors, misérable.

GÉRONIO, d'un ton suppliant.

Mon maître !

SALVINI.

Sors, te dis-je ; je ne serais pas maître de mon transport. C'est l'enfer qui t'a placé près de moi pour me précipiter dans l'abîme.

GÉRONIO, d part.

Tu me rappelleras, être pusillanime.

(Salvini jette encore sur lui un regard d'horreur, Géronio s'incline d'un air hypocrite. Enfin il sort du côté de la forêt en faisant un geste menaçant.)

SCÈNE V.

SALVINI, seul.

Il a, dit-il, les moyens. Ah ! Salvini, repousse un espoir criminel ; vois Adelson t'enveloppant de son amitié, te plaçant dans son cœur auprès de sa Nelly, Adelson ton bienfaiteur, celui de ta mère ; mais si Géronio ne m'abusait pas, si Nelly infidèle !... encore de honteux desirs. Je me dompterai, je me dompterai ; eh ! bien, une première épreuve. Depuis huit jours depositaire infidèle, j'ai en mes mains une lettre d'Adelson à sa Nelly. Elle eut porté le calme dans une âme inquiète !... je la remettrai. Nelly sera heureuse, et moi ; moi, je serai vertueux encore. Cette idée calme mon sang ; je cours. (*Musique.*)

(Jenny paraît, ayant sous son bras un carton de dessins.)

SCÈNE VI.

SALVINI, JENNY.

JENNY, entre avec vivacité, et s'arrête d'un air boudeur.

On vous trouve enfin, monsieur ; c'est très-heureux ; il faudra bientôt courir les forêts pour vous rencontrer.
Adelson et Salvini.

B

SALVINI, *d'un ton distrait.*

Bon jour, Jenny, bon jour.

JENNY, *l'imitant.*

Bon jour. Comme il a toujours l'air aimable. Est-ce ainsi qu'on parle à son élève ? monsieur, vous ne répondez pas, vous détournez les yeux. Ils sont humides. Oh, bon ami, auriez-vous des chagrins.

SALVINI, *avec amitié.*

Non, ma Jenny, non.

JENNY.

Pourriez-vous avoir des secrets pour votre pauvre Jenny, vous savez combien elle vous chérit, combien on vous aime dans cette maison. Maman veut que je vous obéisse comme à elle-même. Vous plaindrez-vous de ma docilité ? mylord m'a confiée à vos soins obligeans pour l'étude du dessin, de la peinture, pour celle de votre langue. Qu'il m'est doux de trouver dans la plus juste reconnaissance la source de mon tendre attachement pour vous !

SALVINI.

Heureuse ingénuité ! intéressante enfant !

JENNY.

Enfant, enfant ; je ne suis plus un enfant, monsieur ; ah ! depuis votre arrivée dans ce château, je suis bien vieillie. Auparavant je n'aimais qu'à folâtrer avec mes jeunes compagnes. Toujours en petit habit rustique, le fusil sur l'épaule, je persécutais le bon James, notre concierge, pour qu'il m'accompagnât à la chasse. Jamais de lecture, aujourd'hui plus de jeux enfantins, je laisse en paix la timide perdrix, et les livres...

SALVINI.

Oui, des romans.

JENNY.

Hon ! l'éternel grondeur. Et mes dessins, direz-vous aussi que je n'ai pas fait de progrès ?

SALVINI, *d'un air demi sévère.*

Parlons-en, mademoiselle la raisonneuse, qu'est devenu ce grand enthousiasme dont j'étais si glorieux ? depuis quelques jours on évite les leçons.

JENNY, *d'un air malin et soumis.*

Ah ! il est vrai ; je passe condammation. Eh bien, réparons le tems perdu. Voici mon carton, choisissez-moi un sujet.

SALVINI.

Ici ? nous n'avons ni table, ni crayons. Rentrons.

JENNY, *impatiente en frappant du pied.*

Ouvrez toujours.

SALVINI, *avec une sorte de dépit.*

Allons. (*il ouvre le carton.*) Que vois-je ? (*il tire du carton un dessin.*) Mes traits ! Jenny, qu'oi ? c'est vous.

J E N N Y , *avec modestie.*

Moi-même , bon ami.

S A L V I N I .

Quel développement rapide!... Comment , chère enfant , sans modèle ?

J E N N Y .

En faut-il , quand le cœur conduit les crayons ?

S A L V I N I , *à part.*

O prodige de l'amitié. Que sera-ce si jamais l'amour... (*il considère le dessin*) C'est que la ressemblance est parfaite. Reproche bien délicat , ma Jenny. Je m'empresserai d'acquitter cette dette sacrée ; ce joli minois confié bientôt à la toile fidèle.

J E N N Y , *sautant de joie.*

Il fera mon portrait... (*avec une expression de peine.*) Que n'ai-je assez de talent pour le faire moi-même ? (*en rougissant.*) et l'offrir à mon maître.

S A L V I N I , *la pressant amicalement.*

Bonne Jenny ! (*à part.*) n'aime jamais ; chère enfant , tu serais malheureuse. (*on entend du bruit.*) (*haut.*) On vient. (*à part.*) C'est Nelly. (*il se trouble.*) Sortons. (*il sort avec vivacité.*)

J E N N Y .

Voyez ce bourru , comme il s'échappe ! qui donc a pu l'effaroucher. C'est ma mère avec Nelly , elles lui font peur. Quel homme ! quel homme ! (*elle l'appelle.*) bon ami , bon ami. (*elle sort.*) (*Musique.*)

(Nelly entre soutenue sur le bras de madame Rivers un mouchoir sur les yeux.)

S C E N E V I I .

Mad. R I V E R S , N E L L Y

N E L L Y

Point de nouvelles , toujours même silence. Pourquoi est-il parti ? que lui voulait son oncle ? qui le retient loin de moi ?... Cher Adelson , n'aimerais-tu donc plus ta Nelly ?

Mad. R I V E R S .

Comme tu es ingénieuse à te forger des peines ! dans quel moment encore ? lorsque la fortune répand sur toi ses plus précieuses faveurs. Fille d'un simple baronnet , tu vois un des plus nobles lords de l'Irlande déposer à tes pieds , honneurs , trésors , surtout un cœur comme il n'en fut jamais ; et tu accuses le sort ! Qui peut justifier tes vaines terreurs ?

N E L L Y .

Des souvenirs , hélas ! trop pénibles , ma respectable amie.

Oubliez-vous qu'à pareil jour, il y a deux ans, je perdis mon père?

Mad. RIVERS, avec amertume.

Il est vrai.

NELLY, s'animant.

Oubliez-vous qu'à pareil jour encore l'année dernière... (elle s'arrête et semble se recueillir.) Adelson allait être mon époux. Sa famille réunie dans ce château nous y attendait pour célébrer cette heureuse union. Nous partons... O désastre nouveau !

Mad. RIVERS.

Par quelle fatalité ton esprit fait-il aujourd'hui ces funestes rapprochemens ?

NELLY, peignant l'effroi.

Je les vois. Ils sont devant mes yeux, ces hommes masqués, ils nous attaquent dans l'épaisseur d'une forêt ; les guides sont renversés, les traits des chevaux coupés ; on m'arrache de vos bras, où me transportent-ils ? Adelson, Adelson.

Mad. RIVERS.

Tu l'appelais, et lui (elle montre le pavillon des regrets.) sous le crépe funéraire, près d'un tombeau élevé à ton ombre, il passait les journées, les nuits entières à se repaître de son désespoir. Enfin vaincu par mes instances, par mes larmes, il fuit sa patrie ; Rome devient l'asyle de ses soupirs et de ses regrets.

NELLY.

Quel était le sort de la malheureuse Nelly... ah ! je tire le rideau sur les horreurs auxquelles elle était destinée. Mon ravisseur avait perdu la vie, bientôt je deviens l'objet des desirs d'un monstre mille fois plus odieux encore ; mais le ciel veillait sur moi. Il a su me soustraire aux affreux projets de Struley...

Mad. RIVERS, étonnée.

Struley ! ton oncle.

NELLY.

J'ai nommé Struley ! ah ! mon amie, qu'ai-je fait ? que ce secret meure à jamais dans votre sein, mylord lui-même ne me pardonnerait pas mon indiscretion.

Mad. RIVERS.

Struley ! quelle horreur ! mais il n'est plus à redouter. Dans son régiment même on croit que la France a été son tombeau. Ne t'occupe désormais que du bienfaisant Adelson.

NELLY.

Oh ! oui bienfaisant. Mais son cœur ne l'abuse-t-il pas quelquefois ? vous voyez les regards qu'il prodigue au jeune

Salvini. Que pensez-vous de cet italien ? ne trouvez-vous pas dans ses traits quelque chose de sombre , de sinistre même. Jamais un sourire , regard toujours furtif... haine constante pour la société. Ce caractère décele une ame inquiète , peut-être plus encore...

Mad. RIVERS.

Est-ce encore quelque nouveau pressentiment ? Ne vas-tu pas voir partout des Str... (*elle s'arrête.*) Pardon, jamais ce nom...

N'ELLY.

Je l'aperçois , il tient une lettre. Si c'était...

(Salvini paraît. Il a un air composé. Nelly court à lui.)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, SALVINI.

SALVINI.

Vous me devinez , belle Nelly.

NELLY.

Elle est de mylord !

(Elle prend la lettre avec vivacité et la pose sur son cœur.)

SALVINI, *avec une sorte d'ironie.*

Gage de sa tendresse , un peu tardif peut-être ; mais il obtiendra grace aisément auprès de son indulgente amie.

(Surprise et mécontentement de Nelly qui jette un coup d'œil à madame Rivers.)

NELLY.

Comme le cœur me bat... Je n'ose... (*elle veut ouvrir la lettre et s'arrête.*) pourquoi donc ma main tremblante !...

SALVINI.

Est-ce ma présence , madame ?

NELLY, *froidement.*

L'ami de mylord. (*à madame Rivers.*) Chère amie , daignez vous-même. (*elle lui remet la lettre.*)

Mad. RIVERS.

L'enfant. (*Elle lit.*)

« Ma Nelly , femme adorée. (*elle s'interrompt.*) Tremble-t-on encore ?

(*Madame Rivers continue la lecture.*)

« Faut-il donc que le sort nous soit toujours contraire !

NELLY, *effrayée.*

Ciel ! que va-t-il m'annoncer ?

SALVINI, *à part.*

Un rayon d'espérance...

NELLY, *prend la lettre et lit elle-même.*

« Mon oncle , dont j'attends une immense fortune , vaincu

(14)

» par les artifices de mylord-duc, et voulant me rapprocher
» du parti de la cour, me persécute pour que j'accepte l'of-
» fre que ce ministre lui a faite pour moi de la main (*elle lit
en tremblant et répète.*) de la main d'une de ses filles.» (*Nelly
s'écrie.*)

Il l'épousera ! (*Musique. Elle tombe évanouie. C'est Sal-
vini qui la reçoit dans ses bras.*)

Mad. RIVERS, qui a pris la lettre et l'a parcourue.

Ecoute, écoute.

SALVINI.

Elle n'entend rien; du secours, madame, du secours,

Mad. RIVERS, *cherchant des facons.*

Rien sur moi; courez, non, non, je veux moi-même...

Malheureuse ! (*elle sort désespérée, Musique.*)

(Nelly est dans les bras de Salvini qui la transporte sur un banc de ga-
zon; Géronio va pour traverser le théâtre, il voit ce tableau, se mé-
prend et s'arrête étonné.)

S C È N E I X.

NELLY, évanouie, SALVINI, GÉRONIO.

SALVINI, inquiet.

Quelle situation est la mienne... Mais son teint se ranime,
je sens battre son cœur... Amour, est-ce un piège que tu tends
à ma faiblesse. Jamais elle ne parut aussi belle à mes yeux...

(Salvini paraît violemment agité, ses lèvres touchent presque celles
de Nelly; mais une sorte de vénération le retient encore.)

GÉRONIO, à part.

Eh! bien: voilà du nouveau... écartons les indiscrets.
Maintenant le succès est assuré. (*il sort. Musique.*)

(Salvini ivre d'amour ne pouvant plus se contenir ose donner un baiser
à Nelly qui s'écrie:)

Adelson!

(Elle sort de son évanouissement; en reconnaissant Salvini, elle exprime
l'effroi)

S C È N E X.

NELLY, SALVINI.

NELLY.

Que vois-je? j'étais dans vos bras? et mon amie!...

(Elle sort de ses bras avec violence, recule effrayée et chancelante.
Salvini veut la retenir... elle le repousse. Musique.)

SALVINI, cherchant à se contraindre.

Pourquoi ces mépris, ce courroux... rappelez vos esprits,
madame, et vous saurez... (*sa voix est tremblante.*)

N E L L Y , *voyant ses yeux éteincelans.*

Quels regards; vous me faites frémir.

S A L V I N I , *en mots entrecoupés.*

Que craignez-vous; ne suis-je plus l'ami d'Adelson

(Elle veut s'éloigner; il l'a retient. Musique.)

N E L L Y , *avec furté.*

En me retenant, quel est votre dessein.

(Il veut parler, ses mouvemens ont quelque chose de frénétique.

Elle le voit et frémit.)

Ne parlez pas, Salvini, ne parlez pas... vous êtes encore vertueux; laissez-moi, laissez-moi vous fuir.

S A L V I N I , *ne connaissant plus de frein.*

Ah! vous m'avez pénétré. Eh! bien, vous l'entendrez cet aveu terrible qui fait de moi un monstre de perfidie.

N E L L Y , *le conjurant.*

Salvini.

S A L V I N I .

Oui, cruelle, je t'aime, je t'idolâtre, et cet amour furieux ne s'éteindra qu'avec ma vie.

N E L L Y .

Au nom de l'amitié.

S A L V I N I .

L'amitié, je ne la connais plus. En vain vous me retracez les bienfaits d'Adelson, il m'est odieux; ami faux et cruel, il n'est pas plus fidèle amant. Son absence prolongée, sa lettre astacieuse, que vous fait-il de plus? l'ingrat, il vous trahit; bannissez-le de votre cœur. Je vous offre un esclave qui jamais ne rompra sa chaîne.

N E L L Y .

Tu es en délire... Moi je renoncerais au cœur d'Adelson! mais c'est l'outrager que t'écouter plus long-tems... S'il était instruit.

S A L V I N I .

Il ne te croirait pas.

N E L L Y .

Tu as prononcé ta condamnation. Non, il ne me croirait pas. Veux-tu donc la mort d'Adelson?

S A L V I N I .

Sa mort... grand dieu: et le ciel ne tonne pas sur moi.

N E L L Y .

Tu es sauvé, le remords s'est fait entendre.

S A L V I N I , *calme, avec admiration.*

C'est un ange qui m'arrête sur le bord de l'abîme. Nelly, ne pas t'aimer m'est désormais impossible; mais mon culte

n'aura rien d'offensant pour toi, jamais un soupir de Salvini ne montera jusqu'à sa divinité. Je l'adorerai dans le silence, je le jure à ses genoux.

N E L L Y.

Salvini, levez-vous.

(Elle est embarrassée, incertaine. Geronio accourt, Jenny le suit de loin.)

S C E N E X I.

LES PRÉCÉDENS, GÉRONIO, JENNY.

G É R O N I O, *accourant.*

Voici mylord...

N E L L Y.

Retour inespéré !

S A L V I N I, *se relevant avec une fureur concentrée.*
Soyez contente.

(Geronio s'échappe, il est rencontré par Jenny, qui lui pince le bras à son passage.)

J E N N Y.

Ce méchant Geronio, m'avoir prévenue... Oui, c'est lui, c'est notre père. (*Musique.*)

(Nelly vole au devant d'Adelson.)

S C E N E X I I.

LES PRÉCÉDENS, excepté GÉRONIO, ADELSON, Mad. RIVERS, nombreuse suite de Valets. On remarque JAMES, vieux concierge.

A D E L S O N, *avec l'expression de la joie et du sentiment.*

Ma Nelly !... Cher Salvini !... (*épanchemens.*)

N E L L Y, *avec enthousiasms.*

Mon Adelson !

S A L V I N I, *avec contrainte.*

Mylord !

Mad. R I V E R S, *à part.*

Que me contait ce Geronio ? Nelly était, disait-il, rentrée dans son appartement.

A D E L S O N.

Je suis enfin rendu à l'amour, à l'amitié !

(Adelson observe Nelly et Salvini, avec une tendre inquiétude.)

Mais, quelle pâleur couvre le front de ma Nelly ! Je cherche en vain les roses qui coloraient son teint. Des larmes s'échappent de ses yeux. Ah ! Nelly, dis-moi que la joie seule les fait éclore !

N E L L Y, *embarrassée.*

Adelson est près de moi, et doute que je sois heureuse.

A D E L S O N, *avec amitié.*

Salvini, lui-même... je ne lui trouve pas cet empressement flatteur, cet air de satisfaction...

S A L V I N I, *avec vivacité et embarras.*

Le passage rapide du désespoir, à la plus... (*il hésite.*) agréable surprise ! (*regard expressif à Nelly.*) A l'instant même, la sensible Nelly pleurait Adelson enlevé à son amour. J'avais beau lui protester...

N E L L Y, *avec humeur.*

Salvini, que dites-vous ?

S A L V I N I.

Oui, madame, j'étais bien sûr qu'Adelson ne pouvait être infidèle.

A D E L S O N.

Infidèle ! moi... quel discours. Madame Rivers, daignez m'expliquer...

Mad. R I V E R S, *lui remettant une lettre.*

Enfantillage, mylord. Cette lettre que nous venons de recevoir...

A D E L S O N, *la reconnaissant.*

Quoi ! elle n'est parvenue qu'aujourd'hui ! et j'avais porté le trouble dans vos âmes ! Ah ! je bénis le retard des courriers, puisque j'arrive assez tôt pour détruire le germe de vos touchantes inquiétudes. Ma Nelly, me croire inconstant !

N E L L Y, *avec un reste d'inquiétude.*

Mylord-duc abandonne ses prétentions ?

S A L V I N I, *d'un air sombre.*

Votre oncle renonce à cette brillante alliance ?

A D E L S O N.

Oui, mes amis, oui ; plus d'allarmes : demain, ma Nelly recevra ma foi ; (*Salvini frémit.*) mais, demain...

N E L L Y.

Eh bien, demain ?

A D E L S O N.

Nous partons pour rejoindre mon oncle, que ses infirmités retiennent dans son château. Il maudit l'ambition qui l'a mis en guerre avec une nièce charmante, et veut faire une paix solide. Salvini est attendu... (*avec mystère*) On a des projets sur lui.

(Salvini et Nelly font un geste de mécontentement. Adelson, a vu celui de Salvini.)

Oh ! déjà mon misanthrope fonce le sourcil ; mais, s'il ré-
Adelson et Salvini.

siste à mes sollicitations, j'invoquerai l'éloquence de ma Nelly. (*Nelly est embarrassée. Géronio accourt.*)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, GÉRONIO, *accourant.*

GÉRONIO.

Mylord, tous les habitans du hameau, intruits de votre retour, demandent à voir leur seigneur : j'ai peine à les contenir ; qu'ordonnez-vous ?

ADELSON.

Allons recevoir leurs bénédictions : que chacun partage aujourd'hui ma félicité. Ce soir, ici, fête générale. Adroit Géronio, c'est toi que je charge des préparatifs.

JENNY.

Mylord me permettra de disputer ce spin à M. Géronio.

ADELSON.

Quoi ! ma petite Jenny ?..

JENNY, *piquée.*

Oui, mylord, la petite Jenny... J'appellerai, à mon aide, tous ceux qui vous aiment ; jugez si je serai bien secondée.

MAD. RIVERS.

J'y aurai l'œil, mylord.

ADELSON.

Que le jour de demain aura de charmes pour moi, si, dès aujourd'hui, je me crois le plus fortuné des hommes.

(*Il sort avec Nelly. Madame Rivers, et toute sa suite, donnant un coup d'œil d'amitié à Salvini.*.)

SALVINI, *à part, d'un air farouche.*

Je ne le verrai pas, ton jour de demain.

(*Jenny, en sortant, l'agace d'une manière enfantine.*.)

GÉRONIO, *à part.*

Allons prévenir Struley. (*il disparaît du côté de la forêt.*.)

Fin du premier acte.

A C T E I I.

Même décoration qu'au premier acte. Seulement au lieu de l'inscription : AUX REGRETS, on voit substituée celle-ci : A L'HYMEN, et tous les emblèmes de la douleur remplacés par ceux qui conviennent à l'inscription nouvelle.

Dans le fond du théâtre, entre deux bosquets, est placée une chaîne de fleurs, soutenant une devise conçue, en ces termes : ILS SONT REUNIS POUR JAMAIS. Au-dessus est le chiffre d'Adelson et de Nelly.

Ily a illumination dans les bosquets.

Quand la toile se lève, on voit en scène madame Rivers, Géronio, Jenny qui se donne beaucoup de mouvement, et les villageois et villageoises, foldtrant en terminant les préparatifs de la fête. Musique.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. RIVERS, JENNY, GERONIO, Villageois et Villageois.

JENNY, *donnant un œil de satisfaction à son ouvrage ; avec un air d'importance aux villageois.*

C'EST bien, très-bien, je suis assez contente. (*regardant le pavillon.*) Plus de regrets, à l'hymen, (*d'part, en soupirant.*) à l'hymen, à ce mot je sens un battement de cœur qui ne m'est pas ordinaire. (*elle reprend sa gaieté.*) Eh bien ! maman, comment trouves-tu mon ouvrage ? N'admires-tu pas l'art avec lequel j'ai tout disposé ?

GÉRONIO, *avec ironie.*

Ah ! mademoiselle, voudrez-vous bien laisser une petite part des éloges à madame votre mère ?

Mad. RIVERS, *de même.*

Et encore une petite part à Géronio ?...

JENNY, *avec dépit.*

Et encore... d'encore en encore vous allez voir que je n'aurai rien fait. (*d'part.*) Le vilain sournois, comme il me déplaît !

Mad. R I V E R S.

Point d'humeur, mon enfant. Mylord sera instruit de ton zèle. Une caresse de lui, un baiser de ta mère seront ta récompense.

J E N N Y, avec enjouement.

Eh bien ! paye comptant. (*sa mère l'embrasse.*)

Mad. R I V E R S.

Au fait, soyons de bonne foi, il n'y a pas grand mérite à tout cela ; si près d'un port de mer, on s'est bientôt procuré les choses même de pur agrément, témoin le feu d'artifice.

J E N N Y, sautant de joie.

Oui, oui, le feu d'artifice.

Mad. R I V E R S.

Voilà de quoi faire ta paix avec Géronio, car il est de son invention.

G É R O N I O, d part, avec un sourire perfide.

Et ce n'est pas sans motif...

J E N N Y, d'un ton d'autorité.

C'est moi qui m'en charge. (*elle imite le bruit des pétards*)
Le délicieux tapage.

G É R O N I O.

Et la belle soirée !

J E N N Y, avec ironie.

Faites-en donc aussi compliment à ma mère, monsieur le patelin.

Mad. R I V E R S.

Méchante ; mais j'oublie ma Nelly ; elle est seule ; son état de langueur m'inquiète ; elle ne savoure pas toute sa félicité ; de malheureux pressentimens... (*elle s'arrête, Géronio l'observe.*) Je retourne près d'elle ; vous, Géronio, mettez ici la dernière main ; et toi, mon importante Jenny, en même tes compagnes, tiens le cortège prêt pour l'heure indiquée par Adelson ; enfin donne au château le coup-d'œil du maître.

J E N N Y.

Du maître. (*elle baise la main de sa mère avec transport.*)
On reconnaît enfin mes pouvoirs. (*Madame Rivers sort.*) (*Aux villageois.*) Mes enfans, suivez-moi, sur-tout point de désordre. s'il vous plaît. (*Elle prend le ton d'autorité.*)

(*Les villageois, en riant de son air d'importance, font une espèce de marche joyeuse. Tous sortent. Masqué.*)

S C E N E I I.

G É R O N I O, seul.

Enfin me voici seul ; je croyais qu'elle n'en finirait pas ;

ces jeunes filles quand ça cause... Eh bien ! nous voilà en jolie position ; demain le mariage , demain.. et nous pourrions espérer encore ?... Ce Salvini, quel homme ! moi qui le croyais l'heureux rival d'Adelson. Le sot ! s'être mis ainsi à la merci d'une petite fille à principes ; mais, moi-même , je tremble... placé entre deux êtres dont l'un est toujours aussi près du remords que du crime... et l'autre... ah ! l'autre... si j'abandonnais la cause de Struley , ma vie même . . .

(Il se retourne et voit Struley en habit de colonel.)

SCÈNE III.

STRULEY, GERONIO.

GERONIO.

Vous ici ! vous nous perdrez.

STRULEY.

Maudit trembleur ! eh bien ! les affaires.

GERONIO.

Désespérées !

STRULEY.

Désespérées , dis-tu ; nous enlèverons , sois en sur.

GERONIO.

Enlever ! bon dieu ! sommes-nous en état d'agir ?

STRULEY.

Parlen ! crois-tu que je m'endorme ? tout est prévu ; une barque de pêcheurs à notre discrétion ; des amis dévoués confondus avec quelques matelots achetés au poids de l'or , une voiture de poste déjà rendue dans la forêt pour nous conduire jusqu'au rivage...

GERONIO, l'interrompant.

Préparatifs inutiles... l'arrivée de mylord...

STRULEY.

C'est cela qui te trouble le cerveau ; pauvre hère ! eh ! on l'enleverait lui-même au besoin ; mais non , il faut que son pavillon des regrets... (*il regarde le pavillon*) Ils ont changé l'inscription ! (*riant amèrement*) mesure prématurée, mes bons amis ; ce cher pavillon , il se rouvrira , mais pour y recevoir le tendre Adelson , désespéré , furieux ; il y exhamera sa rage impuissante ; il y pleurera en mon honneur. Et le philosophe Salvini... qu'en fais-tu ?

GERONIO.

Depuis ce matin , je ne l'ai aperçu qu'un moment pour recevoir ses malédictions.

STRULEY.

Derniers combats d'un courage qui s'éteint ; tu connais mes batteries... ce soir il aura succombé !

GÉRONIO.

Mais si Nelly a parlé !

STRULEY, avec émotion.

Si Nelly ! — (se remettant.) Qui peut te porter à le croire !

GÉRONIO.

Rien encore.

STRULEY.

- Elle ne parlera pas ; un tendre aveu, mon cher, sur ce chapitre délicat, jamais d'indiscrétion de la part des femmes. C'est donc ici le rendez-vous de la fête ? je ne l'aurais pas mieux choisi ; je suis d'une joie... l'espoir de la vengeance répand dans mes veines je ne sais quelle délicieuse fraîcheur. A quelle heure la réunion ?

GÉRONIO.

Lorsque mylord, fatigué du voyage, aura donné quelques womens au repos... Mais j'entends parler... C'est Adelson lui-même.

STRULEY, s'enflammant et portant la main à son épée.

Adelson... pourquoi différer ?

(il veut s'élançer, Geronio le retient.)

GÉRONIO, effrayé.

Dieux !... vous perdez Nelly !

(Struley a peine à se posséder ; enfin Geronio l'entraîne ; ils sortent tous deux. Adelson entre avec Salvini. Musique.)

SCÈNE IV.

ADELSON, SALVINI.

ADELSON.

Viens, homme bizarre, viens ici reposer tes sens ; sans moi, il se portait le coup mortel. Quelle fureur t'armait donc contre toi-même ?

SALVINI, d'un air farouche.

Ne m'interrogez pas... vous n'êtes pas mon ami ; vous avez arrêté mon bras ; je veux, je dois mourir, je dois quitter un monde que j'abhorre.

ADELSON.

Tu pourrais abhorrer Adelson, tu voudrais le quitter ! que t'ai-je fait, homme injuste ? si j'ai des torts envers toi, ose m'accuser ; je suis prêt à réparer tout. Vas, mon cœur n'en fut pas coupable.

SALVINI, *attendri.*

Vous, des torts ! (*avec fureur.*) C'est moi, moi seul...
 Vous me fixez et ne lisez pas dans mes yeux la réprobation ?

ADELSON.

Quel épouvantable délire ! aurais-tu des remords... quelque reproche secret à te faire ? oui, tu es criminel... tu l'es, puisque tu te fais un jeu cruel de désespérer ton ami. Quel démon attise donc le feu qui te dévore ? parle, sois une fois sincère ; dis moi tes peines, indique moi ce que je dois faire, commande... Faut-il des sacrifices ? tous, tous, pour te sauver de toi-même.

SALVINI, *l'œil fixé sur Adelson.*

Tous les sacrifices, ô ciel ! (*à part*) il en serait capable, et moi j'oserais !... (*Il semble vouloir parler.*)

ADELSON.

Tu veux parler, ton secret est sur tes lèvres. Salvini, faut-il invoquer mes bienfaits ?

SALVINI, *avec un délire calme.*

Vos bienfaits... oui, oui, vous m'en avez comblé ; (*transition rapide.*) mais ce sont eux qui font mon supplice ; me les retracer c'est être mon bourreau.

ADELSON.

(Opposant à sa fureur, la douceur et un tendre abandon.)

La reconnaissance est un poids pour ton cœur ; eh ! bien, je t'en dégage. Malheureux, qui ai-je obligé si ce n'est moi-même ? La vue du bienfaiteur te fatigue-t-elle ? pars, je ne t'arrête plus. Est-ce ta patrie, est-ce ta mère qui t'appelle ; quitte, quitte Adelson. Son cœur te précédera dans tes foyers, et jamais le besoin... (*il pleure et cache ses larmes.*) Ah ! je le sens trop tard, je fus égoïste quand je t'unis à mes destinées, quand je t'enlevai à la nature, à tes pinceaux, tes délices et ta gloire. Pardonne, Salvini, je te dois la vie ; tu m'étais devenu nécessaire. (*épanchement.*)

SALVINI, *subjugué.*

Arrêtez, Adelson, je ne suis pas assez fort...

ADELSON.

Parle donc ; l'amitié voudrait-elle empoisonner le bonheur que me promet l'amour ?

SALVINI, *à part, retombant dans sa mélancolie.*

L'amour ! (*Adelson l'observe, Salvini soupire.*)

ADELSON.

Tu soupires. Aimerais tu ? oui, tu aimes. Mes vœux sont satisfaits. O tableau séduisant ! Salvini avec sa digne compagne près d'Adelson, l'époux de Nelly !

SALVINI, *à part.*

De Nelly. Le cruel ! (*haut.*) Je n'aime pas, non, je n'aime pas. Haïr, haïr sera désormais mon unique sentiment.

ADELSON, *poussé à bout.*

Malheureux, c'est me lasser enfin. Vas, je t'abandonne, je te renonce pour jam... (*il s'arrête.*)

SALVINI, *se traitnant à ses pieds.*

Adelson, ah ! ne m'accablez pas, je suis assez à plaindre.

ADELSON, *attendri.*

L'insensé ! à mes pieds, lui dont la place est marquée là, là pour la vie. (*Pantomime. Musique. Salvini se jette dans ses bras.*)

SALVINI.

Ami trop généreux !

ADELSON.

Salvini, promets moi de vivre.

SALVINI.

Oui, oui, je vivrai pour Adelson.

ADELSON.

Et je connaîtrai tous tes secrets, des secrets, des fantômes. Allons, allons, donne la moi cette épître bien noire, bien trempée de tes larmes, que tu as dérobée à mes regards, au moment où mon heureux destin m'a conduit près de toi. (*Dans ce moment Struley et Géronio paraissant au fond du théâtre. Ils écoutent attentivement et témoignent beaucoup d'inquiétude.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, STRULEY, GÉRONIO.

(Scène de pantomime pour ces deux personnages.)

SALVINI *déconcerté.*

Adelson, dispensez-moi...

ADELSON.

Salvini, je t'en prie. (*à part.*) Comme il est agité, je ne peux m'y méprendre. C'est l'amour... un amour combattu...

SALVINI, *à part.*

Pourquoi ne verrait-il pas cette lettre, dépositaire de mon amour, il me pardonnera. Il me garantira des écueils qui m'environnent, il me permettra de fuir.

ADELSON, *avec une douce ironie.*

Tu tiens conseil. (*à part.*) S'il savait mes intentions !

SALVINI, *à part.*

Épreuve terrible (*haut.*) Vous le voulez, mylord, soyez satisfait.

(Il lui remet la lettre demandée; inquiétude de Struley et de Geronio. Musique. Adelson ouvre la lettre par degrés, jette sur Salvini des regards, tantôt inquiets, tantôt malins. Il est sur le point de lire la lettre, Salvini fait un mouvement comme pour le retenir, bientôt Adelson la déchire et dit :)

ADELSON.

Voici l'usage que j'en fais : c'en est assez, l'amitié a triomphé d'une tête malade, son empire ne doit pas être une tyrannie.

(Salvini lui baise la main avec transport. Struley et Geronio triomphent.)

STRULEY, à part à Geronio.

Nous les tenons.

(Il fait un jeste de menace. Ils disparaissent.)

SCENE VI.

ADELSON et SALVINI.

ADELSON.

Mon ami, j'attendrai tes confidences. Reprends ta sérénité. Viens près de notre bonne Nelly. Elle t'aime bien, cette tendre amie... surtout qu'elle ignore !

SALVINI.

Oh ! oui, qu'elle ignore. Mais mylord, devancez-moi, j'ai besoin de me recueillir un moment.

ADELSON.

Soit. Adieu, Salvini.

(Il lui sourit avec amitié; il va pour sortir, il s'arrête, revient; et prenant la main de Salvini affectueusement, il lui dit d'un ton malin et tendre.)

Espère, espère; et toi aussi tu goûteras les douceurs de l'amour. (*à part.*) Chère Jenny, quel époux je te destine.

(Salvini est resté muet d'étonnement. Musique. Struley et Geronio reparaissent.)

SCENE VII.

SALVINI, STRULEY, GÉRONIO.

STRULEY, à part à Geronio.

Tout est bien entendu?... Veille, moi je vais agir. (*Geronio sort.*)

SCENE VIII.

SALVINI, STRULEY.

SALVINI, préoccupé.

Espère, et toi aussi tu goûteras les douceurs de l'amour.
Adelson et Salvini.

D

Quelle était sa pensée ? C'est un simple vœu que lui aura dicté sa prévoyante amitié. Pourtant s'il avait lu ma lettre... quelle délicatesse dans son refus !

STRULEY, *au fond du théâtre d'un ton emphatique.*
On t'abuse, crédule Salvini.

SALVINI, *étonné.*
Qui m'a parlé dans ce lieu solitaire ?

STRULEY, *s'avançant.*

Moi.

SALVINI.

Un inconnu ? qui êtes vous ? que me voulez-vous ? quelles sont vos intentions ?

STRULEY.

Je veux ton bonheur, je viens l'assurer ; accepte mes offres, et tu me connaîtras.

SALVINI.

Mon bonheur ; vous ? quel motif ? je ne vous comprends pas.

STRULEY.

Tu aimes Nelly.

SALVINI, *étonné et inquiet.*

Qui vous a instruit ?

STRULEY.

Je le sais, il suffit. J'ai le droit de te la donner. Veux-tu être possesseur de Nelly ?

SALVINI, *s'animant.*

Possesseur de Nelly, moi !

STRULEY.

Oui, son époux.

SALVINI.

Son époux ! encore une fois, qui êtes vous ?

STRULEY.

Promets-tu de te livrer à ma foi ?

SALVINI.

Quel ton d'assurance ! je serais l'époux de Nelly ! mystère inconcevable. Non, non, qui que vous soyez, retirez-vous !

STRULEY, *avec hauteur.*

Téméraire.

SALVINI.

Moi, je trahirais le meilleur des hommes !

STRULEY.

Dis le plus perfide.

SALVINI.

Quel blasphème.

STRULEY.

Oui, le plus perfide, et je puis le prouver. Apprends que l'hymen...

SALVINI.

Eh ! bien.

STRULEY.

Depuis huit jours tient Adelson sous sa loi.

SALVINI.

Impossible, impossible !

STRULEY.

C'est la vérité. Le lord Bermond, son oncle, me le mande lui-même, en me faisant agréer ses excuses.

SALVINI.

Le lord Bermond, des excuses à vous ?

STRULEY, *fièrement.*

Oui, à moi... Tu verras sa lettre.

SALVINI, *toujours plus surpris.*

Et il vous dit !

STRULEY.

Que des nœuds éternels unissent son neveu...

SALVINI, *avec vivacité.*

A une des filles de mylord-duc.

STRULEY, *d'un ton menaçant.*

Tu le savais ! serais-tu son complice ?

SALVINI.

Moi ! mais comment concilier ? demain il marche à l'autel.

STRULEY.

Surcroit d'infamie ; ministre, témoins, tout est vendu. Aussitôt ce faux mariage conclu, Adelson emmène sa Nelly, non comme on le pense chez le lord Bermond, mais à Londres, et là cette intéressante victime flétrie et pourtant vertueuse...

SALVINI.

O comble d'horreur !

STRULEY.

Tu peux choisir entre deux partis, la recevoir de mes mains, parée de toute son innocence, ou sortant des bras de ton perfide lord.

SALVINI, *avec indignation.*

Il aurait eu la pensée !

STRULEY.

Oui, Salvini, il compte sur toi, pour réparer l'honneur de sa maîtresse, par un prompt et secret hymenée. Voilà l'offrande qu'il te destine, voilà le prix qu'il met à ses bienfaits tant préconisés. Devines-tu maintenant pourquoi l'on n'a pas lu ta lettre, pourquoi l'on t'a dit, espère, espère ; pourquoi enfin on t'admet en tiers dans le prétendu voyage.

SALVINI, *convaincu.*

Concours étonnant de circonstances. Je tombe anéanti. Et vous avez les preuves ?

STRULEY.

Suis moi. Je vais te satisfaire.

SALVINI.

Votre nom ?

STRULEY.

Je suis... (*Musique.*)

(Il est interrompu par Géronio , qui accourt en feignant de ne pas le voir.)

SCENE IX.

LS PRÉCÉDENS , GÉRONIO.

GÉRONIO, *accourant.*

Ah ! je vous cherchais. Myl...

(Il paraît voir Struley pour la première fois , et témoigne un grand trouble. Il s'écrie :)

L'oncle de Nelly !

SALVINI, *étonné.*

L'oncle de Nelly ! (*il s'incline avec respect.*) Respectable étranger...

STRULEY, *à part à Salvini.*

Quel est cet homme ? (*il paraît observer Géronio.*) N'est-ce pas un certain Géronio, l'un des valets d'Adelson ? défiez-vous-en, c'est le plus adroit coquin... Je parierais que son maître le paye pour exciter votre flamme.

SALVINI.

Il est vrai ; ce matin encore ses astucieux conseils...

STRULEY, *toujours à demi-voix.*

Il est du complot ; voyez comme il est interdit !

(Géronio pendant cette conversation tire Salvini par son habit , comme pour l'empêcher d'écouter Struley qui continue :)

Ils ne m'attendaient pas ici.

GÉRONIO, *à part à Salvini.*

Par quelle fatalité le colonel Struley se trouve-t-il à la fête ?

STRULEY, *à Salvini.*

Dites que vous m'avez engagé...

SALVINI, *concentrant son indignation.*

Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce qu'un oncle honore de sa présence l'hymen de sa nièce. Au défaut de mylord , c'est moi qui l'y ai mandé. Tu pâlis !

G É R O N I O ,

Qu'avez-vous fait ?

S T R U L E Y , *à part à Salvini.*

Sur vos gardes.

G É R O N I O .

Ignorez-vous que la haine la plus invétérée...

S A L V I N I , *se contraignant.*

Eh bien

G É R O N I O .

A l'instant Nelly sollicitait mylord d'appeller le baronnet à l'auguste cérémonie. Non s'écriait-il, non, des raisons que vous connaissez.

S T R U L E Y , *à part à Salvini.*

Des raisons ; vous l'entendez.

G É R O N I O .

Nelly pleurait ; oui , elle pleurait ; larmes inutiles ; pour la première fois , peut-être , mylord s'est montré inexorable. Jamais , disait-il avec autorité , jamais ; Nelly , ne m'en parlez plus.

S T R U L E Y .

On les connaît ces raisons , loyal agent d'un plus loyal seigneur.

(G é r o n i o feint un grand trouble.)

S A L V I N I , *furieux.*

Mais l'affreux sacrifice ne s'accomplira pas. Je cours...

S T R U L E Y , *l'arrêtant.*

Non , non , c'est sur ce traître...

(Il met la main à son épée avec de grandes démonstrations de colère.)

G É R O N I O , *voulant fuir.*

Ils savent tout.

S A L V I N I , *indigné.*

Tu conviens donc , misérable...

G É R O N I O .

Épargnez le pauvre G é r o n i o ... Grace , grace ... Oui , c'est par les ordres de mylord... et voici le prix... loin de moi , perfide métal.

(Il paraît vouloir jeter au loin une bourse d'or ; mais en entendant la voix d'Adelson qui , dans la coulisse , appelle :)

G é r o n i o , Salvini !

(Il la remet dans sa poche et veut fuir du côté du château ; Struley qui devine son dessein et craint sa trahison , le prend très-sérieusement par le coler , et le poussant du côté de la forêt , dit :)

S T R U L E Y .

Par ici , maître fourbe , il faut que la profession soit entière. (*à Salvini.*) Toi , Salvini , si tu aimes Nelly , suis moi.

SALVINI!
Non, je veux confondre ce lord hypocrite.

STRULEY.
Sans preuves, et la lettre ! viens.

SALVINI, *furieux, mais concentré.*
La lettre, oui, oui, la lettre ; quelle odieuse machination.
(Struley le prend dans ses bras et l'entraîne. Musique.)

SCÈNE X.

ADELSON, NELLY.

ADELSON, *entrant.*
Personne ; je croyais trouver notre ami sous ces berceaux.

NELLY.
Vous persistez donc, cher Adelson, à l'enmener chez votre oncle.

ADELSON.
Mais, pourquoi me fais tu donc la guerre sur ce projet ? je t'ai dit les vues que le ministre a sur lui, d'après les recommandations du lord Bermond.

NELLY, *à part.*
Faut-il que je sois réduite à feindre, (*haut se contraignant.*) vous allez le jeter dans le tourbillon du grand monde, c'est lui rendre, je crois, un mauvais service. Salvini a des chagrins, j'en suis sûre..Il regrette Rome..Peut-être y a-t-il laissé de tendres souvenirs. (*elle est embarrassé.*)

ADELSON.
Ce n'est pas en Italie qu'est l'objet de son ardeur secrète.
(Ici Salvini reparaît, il tient une lettre qu'il agite violemment dans ses mains. Pantomime.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, SALVINI, *à part.*

NELLY, *troublée, à part.*
Serait-il instruit ? Quel sang-froid !

ADELSON, *d'un ton de confidence.*
Tu le connais ?

NELLY, *troublée.*
Moi !...

ADELSON.
Oui, toi, beaucoup... Il respire en ces lieux...

NELLY, *à part.*
Parlerait-il de Jenny ?...

ADELSON.
Et même, je crois que sa passion est partagée...

N E L L Y.

Partagée... Nommez-le donc... (*à part.*) Pauvre enfant !

A D E L S O N.

Comment ! ta pénétration est en défaut ?

S A L V I N I, *à part.*

Est-il assez audacieux ? Sortons...

(Il va pour sortir ; Jenny s'oppose à son passage.)

S C E N E X I I.

LES PRÉCÉDENS, J E N N Y.

J E N N Y, *faisant rentrer Salvini sur la scène.*

Ah ! vous fuyez, monsieur ! Depuis ce matin, la pauvre Jenny vous cherche inutilement. Mylord, grondez-le bien fort, et retenez-le, je vous prie ; car, il serait homme à fuir comme un sauvage.

A D E L S O N, *à part d Nelly.*

Eh bien, es-tu au fait, maintenant. (*à Salvini.*) Quoi ! Salvini, tu veux te dérober à nos jeux !

(Il lui fait un signe, pour l'engager à prendre un visage sérieux. Salvini tâche de se composer : on voit percer l'indignation.)

Mais, je ne vois pas notre bonne madame Rivers.

J E N N Y.

Mylord, voici maman à la tête du joyeux cortège... (*à Salvini.*) Je fais sentinelle, entendez-vous. (*Musique.*)

(Elle court au-devant de sa mère, qui entre avec les villageois et villageoises. Geronio est dans le fond de la scène.)

S C E N E X I I I.

LES PRÉCÉDENS Mad. RIVERS, Villageois.

A D E L S O N, *allant au-devant de madame Rivers.*

Respectable amie, que de peine ! (*aux villageois.*) Allez, mes enfans, courage ; que l'aurore, à son lever, surprenne encore en ces lieux le plaisir et la franche gaité. (*Musique. Fête.*)

(Les personnages se placent sur les bancs de verdure, posés auprès des deux pavillons. Jenny voltige et prend part à la danse. Danse villageoise. Pendant la fête, Geronio s'avance à la dérobee, et dit tout bas à Jenny :

Le feu d'artifice...)

(Elle s'échappe avec lui. Adelson le voit, et sourit à madame Rivers. La danse continue. On entend tout-à-coup un grand bruit. La danse est interrompue.)

ADELSON, *inquiet.*

Quel bruit étrange, et quelles clameurs !

(Géronio paraît, exprimant la consternation. (Musique.)

SCÈNE XIV.

TOUS, excepté JENNY, GÉRONIO, *accourant.*

GÉRONIO.

Monseigneur, le feu, le feu ; l'artifice embrasé !

Mad. RIVERS, *alarmée.*

Et ma fille, grand dieu ! ma fille ! (*elle sort en courant.*)

GÉRONIO.

Déjà la grange qui touche au château...

(Alarme générale. Géronio disparaît du côté de la forêt.)

SALVINI, *à part.*

Quel subit évènement !

ADELSON, *en mots entrecoupés.*

Mes amis, du secours. Nelly, rentrez... non, non, n'approchez pas du danger... Salvini, reste auprès d'elle ; je te la confie.

NELLY, *se jetant dans ses bras.*

Je ne vous quitterai pas, Adelson !...

ADELSON.

Rassure-toi ; je reviens à l'instant. Salvini, ma vie est entre tes mains... (*Musique.*)

(Il sort avec les villageois et villageoises ; tout peint le désordre. Nelly veut le suivre ; Salvini l'arrête.)

SCÈNE XV.

NELLY, SALVINI.

SALVINI, *comme inspiré.*

C'est le ciel qui se prononce. Fuyez, Nelly ; fuyez ces lieux frappés de la foudre, ces lieux de corruption : livrez-vous à Salvini. Adelson n'est qu'un vil suborneur.

NELLY, *épouvantée.*

Salvini, dans quel moment osez-vous renouveler vos outrages ?

SALVINI.

Je pardonne à votre erreur ; mais, cet homme qui vous offense, bientôt vous le bénirez. Pouvez-vous être l'épouse d'Adelson ; femme imprudente. sachez qu'il n'est plus le maître de sa foi.

NELLY.

Que voulez-vous dire ?

SALVINI.

Il est marié.

NELLY, *effrayée, interdite.*

Marié!... marié, Scélérat, tu me trompes : sors de ma présence.

SALVINI.

Vous me suivrez... je l'ai juré : je vous sauverai, malgré vous-même. Une voiture nous attend : une autorité respectable vous tend les bras ; venez... (*il veut l'entraîner.*)

NELLY.

Que je fuie Adelson, plutôt la mort ! (*Musique.*)(*Elle veut fuir ; Struley est sur son passage : elle s'écrie :*Struley ! (*et recule d'effroy.*)

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, STRULEY.

STRULEY, *avec une joie féroce.*

Oui, Struley, cette fois, tu ne m'échapperas pas.

NELLY, *épouvantée.*

Salvini, Salvini ; peux-tu me livrer, au plus vil des scélérats !

SALVINI.

Sa raison s'égaré. Pourquoi cette terreur ? c'est un père qui vient vous montrer l'abîme creusé sous vos pas.

NELLY.

Un père, lui ; l'opprobre de sa famille ; lui, qui m'a déjà ravie à mon amant.

SALVINI, *regardant Struley.*

Se pourrait-il ?

STRULEY, *de sang-froid.*

Tu l'écoutes ? les larmes d'une femme te retiennent : point de faiblesse ; en la dérobant au déshonneur qu'elle cherche, c'est ton bien que tu défends : sa main est à toi, tu le sais.

NELLY.

Encore un infâme traité. (*se jettant aux genoux de Salvini.*)
Sauve-moi, Salvini ; l'amante d'Adelson est à tes pieds ; au nom de ton amour même !(*Salvini est attendri : Struley veut l'arracher des genoux de Salvini.*)STRULEY, *furieux.*

C'en est trop ; plus de pitié. Je suis las du personnage qu'on me fait jouer ici. Suis-moi, ou crains les éclats de ma vengeance.

Adelson et Salvini.

E

SALVINI, *indigné.*

Brigand ! ton masque est tombé. Son effroi est celui de la vertu : ta rage , celle du crime ; je le lis dans tes yeux. Tu ne l'auras maintenant qu'avec ma vie.

(Il veut arracher Nelly des mains de Struley.)

STRULEY, *crie.*

Géronio , à moi !

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, GÉRONIO.

(Géronio entre en scène, sortant de la forêt : il est en petite veste militaire , le chapeau en travers sur les yeux. Il présente un sabre nu à Salvini , qui est obligé de laisser Nelly au pouvoir de Struley. Ce dernier tire de dessous son manteau un pistolet , et menace les jours de Nelly. Géronio tient Salvini en respect , en lui présentant la pointe de son sabre. Tableau.)

STRULEY, *avec férocité, le pistolet en arrêt sur Nelly.*

Si tu fais un pas , elle est morte.

SALVINI, *ne se connaissant plus.*

Complot affreux ! et c'est moi qui l'ai livrée à ses bourreaux.

NELLY, *veut crier.*

Adelson !... Adelson !

STRULEY, *avec un sourire amer.*

Cris inutiles.

SALVINI.

Monstre , rends-moi Nelly... ou ce fer...

(Il tire un poignard de son sein , et fait un mouvement. Struley enveloppe Nelly dans son manteau , et tient une seconde fois son pistolet pointé sur elle ; Géronio, l'œil hagard , constamment fixé sur Salvini , l'empêche d'approcher.)

STRULEY.

Ose !... (*Salvini est glacé d'effroi.*) Mais je peux pardonner encore à ton erreur : viens , tu verras si je sais tenir ma parole.

(Il enlève Nelly qui a perdu tout sentiment. Géronio disparaît avec lui.)

SALVINI.

Oui , je te suivrai , fut-ce aux enfers : mon sang bouillonne. Amour , honneur... mort , choisis entre moi et Struley.

(Il sort furieux. Musique. Adelson et madame Rivers paraissent.)

SCÈNE XVIII.

ADELSON, Mad. RIVERS. JAMES le concierge, les Villageois et Villageoises entrent successivement.

ADELSON, *entrant avec madame Rivers*

Enfin, chère Nelly... (*ne la voyant pas.*) Quelle solitude ! (*on entend un coup de pistolet.*) Qu'ai-je entendu ?... (*Musique. Il se porte du côté de la forêt. Salvini paraît, chevelé, décollé : tout respire en lui l'horreur et le délire du désespoir.*)

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, SALVINI.

SALVINI, *entrant.*

Gri d'horreur ! affreuse méprise.

ADELSON.

Quel désordre !

SALVINI, *voyant Adelson.*

Où vas-tu ? là. (*montrant la forêt*) N'approche pas, n'approche pas...

ADELSON.

Où est Nelly ?...

SALVINI.

Tu me demandes Nelly. elle n'est plus. (*il fait un geste expressif.*)

ADELSON.

Quel est le monstre

SALVINI.

Le monstre !... moi !... (*Musique.*)

ADELSON.

Je me meurs !...

(C'est James, le concierge, qui reçoit Adelson dans ses bras. La pâlleur de la mort est sur son front. Madame Rivers est stupide de désespoir : Salvini en délire, paraît avoir sous les yeux un spectre sanglant : les villageois veulent se jeter sur lui ; Jenny accourt, se précipite au devant d'eux ; elle exprime l'incertitude, l'horreur. La toile tombe. Tableau.)

Fin du second acte.

A C T E I I I.

Le théâtre représente un souterrain, au fond duquel sont deux sorties voûtées.

A la droite du théâtre est l'entrée ordinaire du souterrain. A gauche, on voit une porte de fer, près de laquelle il y a un banc de pierre.

Le souterrain est éclairé par une lampe placée dans une embrasure ou niche.

S C È N E P R E M I È R E.

J E N N Y, *seule.*

(Elle entre travestie en jeune villageois, tenant un panier de provisions. Elle a sur les yeux un chapeau qui empêche de distinguer ses traits, son maintien annonce la crainte, l'embarras. Après être entrée avec frayeur et précaution, elle s'arrête et dit d'une voix tremblante.)

A LA première lampe, m'a dit le petit Jules, le fils du concierge, en me couvrant de ses vêtements et me remettant ce panier qu'il devait apporter en ces lieux... dans le grand souterrain... C'est bien ici... Mais lui ? où est-il ? pourquoi le cherchai-je ? pourquoi, au lieu de le croire coupable, suis-je prête à accuser l'Univers entier de calomnie ? serait-il en effet un meurtrier ! Mon sang se glace dans mes veines ? O mon cœur... que se passe-t-il donc en toi ? Si James me surprenait !... Si ma mère... ma mère ! ah ! fuyons... partir sans l'avoir entendu, sans avoir exécuté mon téméraire projet !

(On entend le bruit des chaînes. Jenny frémit. Elle se traîne avec épouvante jusqu'auprès de la porte de fer.)

Ah ! dieu ! c'est-là ; Jenny, du courage. (*elle appelle.*) Salvini... Il ne m'entend pas. (*elle appelle de nouveau.*) Salvini ! (*James paraît, il est étonné.*)

S C È N E I I.

J E N N Y, J A M E S.

J A M E S, *avec sévérité.*

Mon fils.

J E N N Y, *déconcerté.*

Le concierge ! (*elle se cache les yeux avec ses mains.*)

J A M E S, *interdit.*

Jenny ! ô surprise !

J E N N Y, *suppliante.*

Bon James, l'ami de mon enfance.

J A M E S.

Vous ici, Jenny ! que signifie ce travestissement ? et pourquoi remplissez-vous mon fils en ce lieu ?

J E N N Y, *embarrassée.*

Pourquoi, pourquoi. (*fondant en larmes.*) Eh ! le sais-je moi-même ? depuis l'affreux événement, j'éprouve en moi une révolution... Tous les feux de l'incendie semblent avoir embrasé mon cœur... Je pleure... et ces larmes, vous croyez qu'elles coulent toutes pour Nelly, non. (*elle paraît confuse.*)

J A M E S.

Pour qui donc, si ce n'est pour mylord !

J E N N Y, *embarrassée.*

Pour mylord, ah ! sans doute ; mais voyons Salvini, (*avec force.*) il n'est pas coupable.

J A M E S.

Voir un monstre qui portait la flamme dans l'asyle hospitalier de son bienfaiteur, pour avoir le moyen d'assassiner son amante !

J E N N Y.

Impossible. Mon imprudence seule a causé ce terrible incendie.

J A M E S.

C'est une erreur, Jenny ; cet attentat inoui est l'ouvrage de son complice, de Géronio. L'a-t-on vu reparaitre au château ? le scélérat ! enlever à l'infortuné lord jusqu'à la dépouille de la victime, qui peut-être en ce moment privée de sépulture...

J E N N Y.

Affreuse image... Mais pourquoi un voile impénétrable couvre-t-il encore cet horrible forfait ? Passa-t-on jamais si rapidement de la vertu au comble du crime ?

J A M E S.

Jenny, vous le justifiez ! ah ! soyez en sûre, ce n'est pas là son coup d'essai... mais cessons un discours offensant pour les mânes de votre amie ; retournons près de votre mère, qui sans doute vous cherche et s'allarme ; retournons près de mon malheureux maître... amant inconsolable, en ce moment peut-être il expire dans ce fatal pavillon ; où si long-tems il pleura sa Nelly ; il devait alors la revoir encore... mais aujourd'hui...

J E N N Y, *dans une espèce de délire.*

James, arrachez-moi de ces lieux...

J A M E S.

Egarement d'une ame trop sensible !

J E N N Y.

Si j'avais pu l'entendre!...

(Il veut l'entraîner : elle le conjure, elle résiste.)
(Pantomime. On entend la voix d'Adelson qui dit dans la coulisse.)
Que personne ne me suive, malheur à qui franchirait... (il paraît.)

J A M E S, à part.

C'est mylord.

J E N N Y, à part à James.

Ne me décelez pas. (elle se place derrière James.)

(Musique, Adelson exprime un désespoir concentré; ses cheveux sont en désordre.)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, ADELSON.

ADELSON, entrant.

Qu'on ouvre son cachot.

J A M E S, incertain.

Monseigneur...

ADELSON.

Obéissez.

J A M E S, avec timidité.

Mylord est armé...

ADELSON.

Il est vrai... dans ma juste fureur... mais rassurez-vous, Adelson saura se repecter... Ouvrez,

(James ouvre le cachot... Salvini secoue ses chaînes avec violence et paraît... Pantomime pour Jenny. Musique.)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, SALVINI, enchaîné!

SALVINI, se montrant comme un spectre.

Que me veut-on?... (il voit Adelson.) Dieux! Adelson.

ADELSON, furieux.

L'assassin de Nelly. (Musique.)

(Son premier mouvement est de porter la main à son épée, frayeur de James et de Jenny. Salvini présente sa poitrine. Adelson éprouve de violens combats. Il triomphe enfin de sa fureur; James et Jenny expriment leur satisfaction.)

Barbare! s'il te fallait du sang, que ne m'immolais-tu? en mourant j'eusse encore jeté sur toi un regard de clémence. Mais Nelly!... qui t'a conduit à ce crime abominable?

SALVINI.

L'amour...

ADELSON.

L'amour. Quel rapport ?

(Pendant toute cette scène , Jenny exprime par une pantomime fortement prononcée les divers sentimens qui l'agitent. Au mot *Amour* son attention redouble.)

SALVINI.

J'étais votre rival.

ADELSON.

Ai je bien entendu ?

(Il semble s'arracher le bandeau des yeux.)
Comme le fatal bandeau était comprimé sur mes yeux ! j'ai peine encore à l'en arracher. Il aimait Nelly , lui.

SALVINI.

J'ai voulu mourir , vous avez retenu mon bras , j'ai voulu vous dévoiler mon fatal secret , vous avez repoussé mes vœux. (*d'une voix étouffée.*) Il fallait lire ma lettre.

ADELSON.

Il m'accuse , le monstre ! et moi qui croyais son cœur enflammé pour Jenny , pour mon enfant chérie , moi qui la lui destinais... (*Pantomime de Jenny et de James.*) Mais pour aimer , faut-il être assassin ? comment as-tu donc pu enfanter un pareil projet ?

SALVINI.

Le projet , moi ; la fatalité seule.

ADELSON.

La fatalité ! les brigands n'ont que ce mot à la bouche.

SALVINI.

Le coup qui l'a frappée ne lui était pas destiné.

ADELSON.

A qui donc ?

SALVINI.

A son lâche ravisseur.

ADELSON.

Eh ! quel autre que toi ?

SALVINI.

Lisez... (*Il lui remet une lettre.*)

ADELSON, lisant l'adresse.

Au colonel Struley. (*furieux.*) Encore et toujours Struley... (*Il ouvre la lettre.*) La signature de mon oncle, Son écriture. (*Il lit. Musique. Pantomime générale.*) Infâme trahison. Et c'est Struley qui t'a remis cette lettre ?

SALVINI.

Lui-même.

A D E L S O N .

Et tu m'as cru marié ?

S A L V I N I .

Je l'avoué...

A D E L S O N .

Si mon hymen eut été réel , je n'étais donc pour Nelly que le vil corrupteur de l'innocence ? (*il le fixe avec indignation.*) mon caractère , l'amitié ne t'ont pas prémuni contre cet infernal complot ? tu n'as pas crié à l'imposture ? tu as entassé crime sur crime , outrage sur outrage ; tu es plus qu'un assassin , je te maudis.

S A L V I N I .

Ah ! révoquez ce terrible anathème.

A D E L S O N .

Non. Je conjure le ciel de le confirmer.

S A L V I N I .

Adelson , soyez mon accusateur , mon juge.

S A L V I N I .

Ton juge , oui , je le serai , j'armerai tes bourreaux...

S A L V I N I .

Frappez vous-même ; mais , ô vous l'image d'un dieu sur la terre , imitez le dans sa clémence. Avant que je n'expire , mon pardon , mon pardon. (*Il se traîne à ses pieds. Musique.*)

A D E L S O N , *attendri , fondant en larmes.*

Malheureux , tu fus mon ami , mon unique ami. J'aurais donné ma vie pour toi. (*Il va pour le presser dans ses bras.*) et il a poignardé Nelly ! moi te pardonner ! jamais , jamais. (*Il veut sortir.*)

S A L V I N I .

Et ma mère... (*Adelson s'arrête.*)

A D E L S O N .

Sa mère... femme infortunée... je ne la punirai pas d'avoir donné le jour à un monstre... non , et mes bienfaits... mais survivra-t-elle à l'opprobre de son fils ?... moi-même... sortons , sa vue me fait un mal...

(*James va pour fermer le cachot sur Salvini.*)

Qu'allez-vous faire ? ah ! laissez le respirer. James , suivez-moi. (*Il est prêt à sortir et s'arrête... en jettant un regard sur Salvini. Il est irrésolu... il exprime l'horreur , enfin il disparaît.*)

(*James reste un moment voulant entraîner Jenny. Elle est hors d'état de le suivre.*)

J A M E S , *en sortant désespéré.*

Allons prévenir sa mère.

J E N N Y , *faisant effort pour marcher.*

Je veux le suivre , c'est en vain.

SCÈNE V.

SALVINI, JENNY.

SALVINI, *absorbé.*

Il ne m'a point pardonné, je mourrai frappé de sa malédiction.

JENNY, *se traînant vers la sortie du souterrain.*

Comment sortir de ce lieu d'horreur... mes forces m'abandonnent. (*Musique.*)

(Elle tombe au milieu de la scène.)

SALVINI.

Que vois-je ? le fils du concierge. Pourquoi son père ?..

(Il veut lui donner des secours, elle le repousse.)

Il me repousse. (*Il l'observe et la reconnaît.*) Ciel ! c'est Jenny.

JENNY.

Laissez-moi, laissez-moi.

(Elle se relève, il la soutient.)

SALVINI.

Par quel hazard ?..

JENNY.

Ne m'interrogez pas.

SALVINI.

Jenny, en venant dans ce séjour du crime, quel fut votre motif ? (*à part.*) Pour la première fois je crains de lire dans son âme.

JENNY.

Tout le monde vous accusait d'un crime affreux, moi seule, oui, moi seule j'osai vous défendre. O ! fatale conviction !

SALVINI.

Quel intérêt si puissant ?..

JENNY.

Ne suis-je pas votre élève ? l'amitié. (*elle pleure.*)

SALVINI.

Tu as entendu mes aveux, tu me sais coupable, et tu pleures, et tu dis que l'amitié... ah ! Jenny, un autre sentiment...

JENNY, *balbutiant.*

Oui, la reconnaissance.

SALVINI.

Seule, elle ne t'eut point conduite près d'un homme couvert encore du sang de ton amie.

JENNY.

Cruel, arrêtez.

SALVINI.

Et moi aussi j'aimais. Vois ou m'a entraîné cette funeste passion ; des remords, des fers, l'échaffaud.

Adelson et Salvini.

J E N N Y , *frémissant.*

L'échaffaud... un frémissement universel me saisit... c'est donc l'amour qui circule dans mes veines... oui , c'est lui... je le sens, il m'embrâse. Je t'aime, et tu périrais de la mort des scélérats ! non Salvini , l'amour fit de toi un misérable assassin.

S A L V I N I .

Assassin... Jenny , quelle pensée !

J E N N Y , *l'œil étincelant.*

Moi , il m'inspire , il m'élève au-dessus de mon âge , au-dessus de mon sexe. Saurais-tu mourir ?

S A L V I N I .

Quel discours ?

J E N N Y .

L'infamie t'attend.

S A L V I N I .

C'est l'a mon véritable supplice.

J E N N Y .

Tu dois, tu peux t'y soustraire.. prends, bientôt moi-même.. (Elle tire de son sein un pistolet, et le lui présente en détournant les yeux. Pantemime. Le premier mouvement de Salvini est de le saisir, il est combattu.)

S A L V I N I .

Que me proposes-tu ?

J E N N Y .

Il hésite !..

S A L V I N I .

Non , non , je n'hésite point , donne. (*on entend du bruit*)
(*Musique.*)

J E N N Y , *effrayée.*

On vient.

S A L V I N I .

Si c'était Adelson.

J E N N Y .

Adelson , je suis perdue.

S A L V I N I .

Si mon innocence reconnue... Le bruit redouble... Jenny , dérobe toi aux regards , à la honte.

J E N N Y , *confuse.*

Oui , la honte... (*elle s'éloigne.*) (*à part.*) On force une porte... elle s'ouvre... quel mystère... observons. (*Musique.*) (Un homme en matelot, paraît, tenant en main une lanterne sourde, et des ustensiles de serrurerie; il examine avec inquiétude l'intérieur du souterrain , et dépose sa lanterne dans l'enfoncement.

Salvini , sans regarder de ce côté , est appuyé contre la porte de son cachot , et paraît attentif.

Jenny se tient cachée dans l'enfoncement opposé à celui par où le matelot est entré.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, STRULEY, *en matelot.*

STRULEY, *à part.*

J'y suis enfin, c'est lui.

(Salvini est toujours dans l'attente, l'œil fixé sur la véritable entrée du souterrain.)

Géronio n'est plus à redouter ; débarrassons-nous d'un accusateur plus dangereux.

JENNY, *à part.*

Il a parlé de Géronio, écoutons bien.

SALVINI.

Je n'entends plus rien.

STRULEY, *s'avançant.*

Avançons.

SALVINI, *étonné.*

Quel est cet homme, et par quel moyen...

STRULEY, *d'un ton de matelot provençal*

Eh ! parbleu, cet homme est un matelot provençal prêt à faire voile pour la France ; quant aux moyens, les voilà. (*il montre les ustensiles de serrurerie.*)

SALVINI, *à part.*

Ce son de voix ne m'est pas étranger... Eh ! bien, qu'avons-nous de commun ensemble... Enfin que veux-tu ?

STRULEY, *avec l'accent provençal.*

Te sauver.

JENNY, *à part.*

O bonheur !

SALVINI.

Me sauver, toi !

STRULEY.

Eh ! oui, je ne tombe pas ici des nues pour rien, sans doute.

SALVINI, *l'observant.*

D'où te vient cet étrange dévouement ?

STRULEY, *faisant sonner de l'or qui est dans sa poche.*

On m'a payé.

SALVINI.

Qui ?

STRULEY.

Une petite brunette, bien gentille, parbleu... une certaine Jen... Jen... Jenny. (*il est embarrassé pour dire son nom.*)

JENNY, *à part.*

Il m'a nommée.

SALVINI.

Jenny, dis-tu. (*à part.*) Cet habit cache un traître. Quel soupçon ?

SERULEY.

Fais donc l'étonné, bon sujet... Oh ! tu es expéditif, avec toi, une de perdue, tout de suite une autre. Allons, allons, vite la main à l'œuvre, brisons ces mauvaises ferrailles et partons

JENNY, *à part.*

Ah ! qu'il accepte.

SALVINI, *à part*, *l'ayant bien observé et doutant encore.*

Quel serait son but ?

STRULEY, *à part.*

Qu'il me suive ou qu'il reste, il faut qu'il soit sacrifié à ma sûreté.

(Il fait un geste menaçant ; Salvini l'a vu, il est convaincu.)

SALVINI, *à part.*

C'est lui ! et je suis sans armes !

STRULEY.

Tu balances. On m'a chargé de te dire qu'Adelson en sa qualité de lord-juge allait te faire comparaître devant lui, que tu le verrais armé du glaive de la loi pour venger sa propre injure, enfin que ta mort était jurée. Vois si tu as du temps à perdre.

SALVINI, *lui serrant la main avec force.*

Brave homme, puis-je compter sur toi ?

STRULEY, *d'un ton de brigand.*

A la mort.

SALVINI.

Eh bien ! arme mon bras.

STRULEY, *inquiète.*

Pour quel usage ?

SALVINI.

Adelson va venir m'interroger.

STRULEY, *à part.*

Bon ? il n'a pas encore parlé ; mon secret est à moi...

SALVINI, *d'un air hypocrite.*

Je prendrai devant lui le langage du repentir ; je tomberai à ses genoux ; je connais le chemin de son cœur ; il s'attendrira ; il me tendra les bras ; saisissant alors le moment favorable, je porterai sur lui une main assurée...

(Horreur de Jenny ; Salvini cherche en vain à lui faire comprendre son idée. La pantomime de Jenny exprime son indignation.)

STRULEY, *à part.*

Quel langage ? (*il commence à être défiant.*) Quoi ! c'est

Adelson, que cherche ta vengeance ? on te disait son ami,

SALVINI.

Son ami... Sa victime.

JENNY, à part.

Le monstre !

SALVINI, avec un transport étudié.

Struley ! Struley !

STRULEY, étonné et s'oubliant.

Strul... (à part) Je suis reconnu ; n'importe, feignons encore. (haut.) Tu appèles Struley ; j'ai passé ces jours derniers, dans ma barque, un colonel anglais de ce nom qui ne marchandait guères ton mylord ; serait-ce celui que tu appèles ?

SALVINI.

Hélas ! tu ne sais pas que j'ai immolé sa nièce à une aveugle jalousie.

STRULEY, feignant l'étonnement.

Bah !

SALVINI, toujours du même ton.

Parent infortuné, que n'es-tu près de moi, tu verrais mes remords, tu servirais notre vengeance commune et bientôt..

STRULEY, se découvrant.

J'ai reçu tes sermons ; Salvini, me reconnais-tu ? (Jenny est épouvantée)

SALVINI, feignant la surprise.

Dieux ! Struley... Eh bien ! ce fer...

STRULEY.

Le voici.

SALVINI, avec horreur.

Ciel ! c'est le même qui a tranché les jours de Nelly.

STRULEY.

Et qui doit punir le perfide... Adelson.

(Struley présente le fer ; Salvini veut le saisir ; les yeux des deux ennemis sont étincelans. Derrière, à une certaine distance, on voit Jenny menaçant, suppliant. Enfin Struley lève le masque et s'écrie :)

STRULEY, avec férocité.

C'en est assez ; je t'avais deviné, traître. Ton heure a sonné, vas rejoindre ta Nelly.

(Musique. Il va pour frapper Salvini ; Jenny pousse un cri, se jette an-devant du coup et présente deux pistolets à Struley qui recule épouvanté.)

STRULEY.

O rage !

(On entend dans le souterrain une voix qui crie :)

Fuis, Struley. (Musique.)

STRULEY.

Qu'ai-je entendu ? (désordre.)

SALVINI, *voulant prendre un pistolet des mains de Jenny.*
Donne, Jenny, que je purge la terre.

(Elle fait un geste de refus et menace toujours Struley.)

(Struley fait encore un mouvement pour se jeter sur eux.)

J E N N Y, *l'œil étincelant.*

Sors, brigand.

(Elle s'échappe des bras de Salvini qui, enchaîné, ne peut la retenir et fait de vains mouvemens.)

(Elle poursuit Struley les deux pistolets au poing, il exprime sa rage impuissante.)

S T R U L E Y.

Couple odieux, nous nous reverrons.

(Musique. Enfin il disparaît, Jenny est près de l'issue du souterrain, jette un cri de joie, laisse tomber ses armes; ils remercient tous deux le ciel par leur pantomime.)

Musique. On entend du bruit; nouvelle allarme.

Bientôt paraissent deux pelotons de soldats, précédés de paysans qui portent des torches ardentes, James les précède.)

S C E N E V I I.

J E N N Y, **S A L V I N I**, **J A M E S**, Soldats.

J A M E S, *aux soldats*

Enmenez cette enfant. (*montrant Jenny.*) (*Jenny semble prête à résister.*)

S A L V I N I.

Courez plutôt après un scélérat.

J A M E S.

Quel est-il ?

S A L V I N I.

Struley... il fuit.

J A M E S.

De quel côté !

S A L V I N I.

Par là.

J A M E S.

Marchez... il ne peut vous échapper.

(Un peloton se détache, il sort éclairé par les paysans, un autre reste.)

Vous, amis, conduisez Jenny vers sa mère.

J E N N Y, *résistant.*

Et Salvini. (*James lui ôte ses chaînes.*) On lui ôte ses chaînes. Que vont-ils faire de lui ?

(Les soldats veulent emmener Jenny qui tend les bras à Salvini.)

S A L V I N I.

Adieu, Jenny. Ne plus te voir devient pour moi un nouveau supplice.

J E N N Y, *avant de disparaître.*

Il va périr ! Salvini. (*Musique. On l'entraîne.*)

J A M E S, *à Salvini.*

Salvini, suivez-moi.

S A L V I N I.

A la mort.

J A M E S.

Suivez-moi.

(Il fait un geste de satisfaction. Salvini qui le voit en témoigne son indignation. Marche. Musique.)

S C E N E V I I I.

Changement d'vue.

(Le théâtre représente un pavillon lugubre ayant divers emblèmes qui caractérisent les larmes et le désespoir. Dans le fond est un grand rideau de crêpe noir. Une lampe sépulcrale est suspendue et répand une sombre clarté.)

(On voit Adelson, au fond de la scène, au milieu de plusieurs officiers de marque qui attendent ses ordres. Il paraît préoccupé. Il est paré de toutes les décorations qui signalent un lord-juge de canton.)

A D E L S O N, plusieurs Officiers.

Salvini va paraître; s'il devait subir un jugement, vous ne me verriez pas ici couvert des attributs d'un ministère redoutable. Adelson juge et partie ! que dis-je ? j'eusse été le premier peut-être à défendre un infortuné qui me fut aussi cher, mais d'autres projets... Je vous ai communiqué mes intentions, allez.

(Deux officiers sortent et bientôt reparaisent à la tête de deux pelotons de soldats qu'ils distribuent à différens postes ; deux sont placés près du rideau.)

A D E L S O N, *réfléchissant.*

L'épreuve que je médite est-elle digne de moi ! je la trouve cruelle. Si j'en croyais mon cœur...

(Il fait quelques pas comme pour aller au rideau.)

Non, non, point de faiblesse, que Salvini coupable tremble ; innocent, il peut bénir encore son ami. Faites entrer l'accusé.

(Il monte sur le siège qui lui est préparé. Les officiers sont à ses côtés.)
Musique)

Courage, Adelson ! (*Salvini paraît.*)

SCÈNE IX.

ADELSON, SALVINI, Officiers, Gardes.

SALVINI, avec effroi.

Où suis-je ? tout ici respire le deuil et la mort. Mylord, quel raffinement de cruauté, dans le choix de ce lieu, qui ne fut jamais celui de vos séances.

ADELSON, se levant, avec autorité.

Accusé, point d'interpellations ? répondez.

SALVINI.

Pardon, mylord ; si, cédant à un effroi involontaire...

ADELSON.

Répondez... Un grand attentat a été commis dans cette enceinte. Persistez-vous à vous en reconnaître l'auteur ?

SALVINI.)

Oui. (*montrant son bras.*) Voilà le coupable, le seul coupable ; car, j'ose le répéter, jusque dans ses écarts, ce cœur fut toujours vertueux.

ADELSON.

Vertueux ! celui qui, de sang-froid, enlève une épouse à son ami, à son bienfaiteur ; celui qui la livre au plus infâme scélérat ! Fut-ce aussi la vertu qui t'arma d'un poignard ?...

SALVINI.

Ah ! pourrai-je me retracer cette scène d'horreur ? N'importe ; écoutez. Je ne vous rappellerai point les odieux présiges, par lesquels je me suis vu entraîné jusqu'au crime. Déjà l'infortunée expirante était au pouvoir de son cruel ravisseur : désabusé trop tard, éperdu, furieux, je m'élançai sur lui ; il fait feu, et me manque : dans ma main était un fer homicide ; la menace à la bouche et la rage dans le cœur, je veux, je crois le frapper ; au même instant un soupir douloureux s'échappe du sein de la malheureuse Nelly : et le monstre, d'une voix triomphante, s'écrie : *Le misérable, il a tué son amante.* A ce cri, qui retentit encore à mon oreille, et me connaissant plus, et courant au hasard, je me retrouve dans le parc ; je vous vois... vous savez le reste.

(Adelson répond quelques larmes, qu'il cherche à cacher.)

ADELSON, se remettant de son trouble.

Avez-vous dit la vérité ?

SALVINI.

Jamais le mensonge n'a souillé mes lèvres.

ADELSON.

Mais, si on vous confrontait un de vos complices...

SALVINI.

Je n'en eus point ; innocemment j'ai été celui de deux brigands.

ADELSON.

Si Géronio, enfin...

SALVINI.

Dieux ! serait-il en votre pouvoir ?

ADELSON.

Oui : rongé de remords, et luttant contre le trépas.

SALVINI.

Qui l'a frappé ?

ADELSON.

Le ciel, par la main de Struley : trouvé mourant dans la forêt, et recueilli dans ces murs ; c'est lui qui, par sa déclaration...

SALVINI.

M'accuse ?

ADELSON.

Non, te justifie.

SALVINI.

Grand dieu ! je te rends grace !

ADELSON, avec sévérité.

Mais un témoin plus terrible dépose contre toi.

SALVINI.

Qui oserait ?

ADELSON, montrant le rideau noir.

Derrière ce rideau...

SALVINI.

Pourquoi tremblai-je ?...

ADELSON.

Sur sa tombe dès long-tems préparée...

SALVINI, semble possédé des furies.

O terreur ! tout mon corps frémit : mon esprit troublé, voit sortir de cette tombe, Nelly, sanglante, furieuse. Elle me fixe, elle me saisit, elle m'entraîne au tribunal des vengeances. Fuis, fuis, ombre menaçante ; je ne puis soutenir ton aspect.

ADELSON.

Tu as porté la mort dans mon ame ; tu as été ami trompeur, amant cruel : eh bien, que ton supplice commence ; que ta victime offerte à tes yeux.

SALVINI.

Adelson, qu'allez-vous faire ?

ADELSON.

- Soldats !...

Adelson et Salvini.

G

S A L V I N I.

Au nom de l'humanité.

A D E L S O N.

Soldats, obéissez. (*mouvement des deux soldats.*) (*Musique.*)
 (Salvini se précipite vers eux pour les retenir : tout-à-coup le rideau se drapè, les tentures lugubres disparaissent, le pavillon est dégagé de tout ce qui peignait la douleur ; à la lampe est substitué un lustre riche et bien éclairé : et l'on voit Nelly au milieu de ses amis : madame Rivers la serre dans ses bras : Jenny à genoux lui baise les mains avec transport ; James est derrière, et porte sur sa figure l'expression de la joie la plus pure. Les villageois couronnent leur maîtresse de fleurs. Dans le pavillon même, des deux côtés, on voit entrer des danseuses, avec des guirlandes. Tableau. Le fond du théâtre représente le devant du pavillon à l'amour, que l'on a vu au premier acte, faire face à celui des regrets ; il doit être illuminé et orné de festons. Le parc semble couper la scène.)

S C E N E X.

ADELSON, NELLY, SALVINI, JENNY, Mad.

RIVERS, JAMES, Gardes, Villageois,

S A L V I N I, ivre de joie et de surprise.

Est-ce un songe, un enchantement ?

(Il recule d'étonnement ; se jette aux pieds d'Adelson.)

A D E L S O N, avec joie.

Je suis vengé.

S A L V I N I, transporté.

Nelly respire !

N E L L Y, s'avancant avec toute sa suite.

Pour pardonner à Salvini et regner à jamais sur le cœur d'Adelson. (*Musique.*) (*les soldats cernent le théâtre.*)

S A L V I N I

Jour mille fois heureux ! Mais comment ai-je pu me croire assassin ?

N E L L Y.

Struley avait reçu, dans son manteau, le coup que lui portait dans l'ombre votre bras incertain : l'enfer seul a pu lui suggérer le cri atroce, qui a causé votre erreur...

A D E L S O N.

Et nous a sauvés ; car aussitôt les postillons, frappés d'une subite terreur, prennent la fuite : le scélérat, privé de leur secours, dépose sa victime dans la grotte qui lui avait déjà servi de retraite ; bientôt ses dignes agents ont préparé un brancard, pour la transporter jusqu'au rivage : l'enlèvement était consommé, sans le fidèle James ; ce serviteur zélé, éclairé par les aveux de Géronio, et secondé de ces braves soldats, surprend les ravisseurs, leur enlève leur proie : ma Nelly est

(51')

dans mes bras. Struley, le féroce Struley, s'est donné la mort dans les souterrains du château ; mais, j'avais un ami à punir, malgré elle-même, Nelly a servi ma vengeance !

SALVINI.

Ah ! vengeance trop douce, après tant d'ingratitude ! cependant, il faut qu'un exil éternel... adieu, mylord.

ADELSON, avec bonté.

Et cette pauvre Jenny, ma fille ; ta libératrice.

(Elle se jette dans le sein de sa mère.)

SALVINI.

Quoi ! pour comble de bienfaits...

ADELSON.

Méchant ami, rends-toi digne d'elle, et certain projet pourra se réaliser. (*Jenny exprime sa joie.*) Ma Nelly ! (*d Jenny et Salvini*) Mes enfans ! (*aux villageois*) Vous tous, ma famille, jouissez de mon bonheur.

(Tous se pressent autour de leur bienfaiteur. Tableau.)

Puissions nous oublier à jamais, au sein des plus doux plaisirs, les évènements de cette nuit désastreuse ; cependant, sachons y reconnaître le doigt d'une providence toujours indulgente pour l'erreur, que suit le repentir, mais inexorable pour le crime.

(Tous les personnages traversent la scène et se rangent sur des sièges placés au pied du pavillon d'amour.)

Danse.

F I N.







